Document généré le 13 mai 2025 04:00

Francophonies d'Amérique

La vie prodigieuse de Rose Després (Moncton, Perce-Neige, « Poésie », 2000, 119 p.)

Lise Gaboury-Diallo

Numéro 13, été 2002

Francophonies et résistance

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1005251ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1005251ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (imprimé)
1710-1158 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Gaboury-Diallo, L. (2002). Compte rendu de [*La vie prodigieuse* de Rose Després (Moncton, Perce-Neige, « Poésie », 2000, 119 p.)]. *Francophonies d'Amérique*, (13), 87–89. https://doi.org/10.7202/1005251ar

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université d'Ottawa, 2001

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LA VIE PRODIGIEUSE

de ROSE DESPRÉS

(Moncton, Perce-neige, « Poésie », 2000, 119 p.)

Lise Gaboury-Diallo
Collège universitaire de Saint-Boniface

La Vie prodigieuse est le plus récent recueil de poésie écrit par Rose Després, qui s'est imposée comme un des auteurs importants de l'Acadie contemporaine après la publication de nombreux textes, dont *Gymnastique pour un soir d'anguilles* (1997), *Requiem en saule pleureur* (1986) et *Fièvre de nos mains* (1982). On reconnaît chez elle une écriture passionnée, imprégnée de fougue et de sensibilité, une voix qui s'élève contre les travers humains et les difficiles rapports que l'on entretient parfois avec les autres. Ses poèmes célèbrent la diversité des expériences vécues, même si, *a priori*, celles-ci ne font pas toujours penser à la vie prodigieuse qu'annonce le titre.

Dans cet ouvrage, Rose Després, telle une photographe, tente de saisir les diverses facettes de la condition humaine ; elle propose ainsi une série de clichés divisée en trois parties, chacune intitulée « Prise » (I, II et III). La polysémie de ce mot évoque, d'une part, le désir d'avoir une emprise sur la réalité et, d'autre part, la volonté de capter une scène dans une expression poétique qui « ne rencontre jamais la frontière » (p. 13).

Ce livre offre donc des « instantanés » aux émotions vives, aux couleurs surprenantes. En changeant le filtre, la lentille ou l'angle, Rose Després réussit à proposer toute une gamme d'images et de réflexions qui permettent au lecteur de basculer dans le monde de l'artiste préoccupée par le sens et la nature de la vie.

D'emblée, l'illustration de la couverture (de Louise Després-Jones) guide le lecteur : le rougeoyant phœnix renaît parmi les flammes ardentes. Alors que des mains humaines suspendues à ses ailes évoquent l'effort humain investi pour pouvoir s'envoler, l'oiseau lui-même illustre l'espoir, toujours renouvelé.

En effet, la thématique de la renaissance donne lieu à une variété de lectures de la réalité où vivre (et revivre) signifie par moments joie, anticipation et désir. Dans « Prise I », par exemple, « On peut tout avoir » indique la hâte avec laquelle nous poursuivons, pourchassons la vie, sa plénitude, sa poésie. « J'attends avec joie/ j'ai envie/ je crache du feu / j'éternue la vieille misère miteuse / je rêve de nourrir la flamme du jour nouveau / offrir mes louanges

à l'espace où mijote le mystère /où le scintillement de la perle des yeux / imagine l'au-delà dans l'autre » (p. 16).

Or, cet « autre » est souvent celui ou ceux avec qui il faut vivre, voire auquel il faut survivre, et quelques textes soulignent avec lucidité la détresse, la frustration et la déception ressenties dans certaines circonstances. Alliant un éclairage cru à un lyrisme intimiste, l'auteure met souvent à nu les difficultés d'une relation pénible, comme dans « sans toi » : « Même si tu as ravagé le bonheur / jamais plus tu ne siégeras plus dans mon âme / tu n'atteindras plus mon cœur / avec tes coups de bottes lourdes et graisseuses/ tu ne gêneras plus mes envolées » (p. 23).

Par ailleurs, plusieurs poèmes décrivent les traces laissées par les autres, traces parfois traîtres et destructrices : « vous abîmez l'humanité qui nous reste/ bestiolez le langage » (p. 24) Et, puisque le mensonge est dangereux, fatal, « les menteries te sauteront à la gorge pour t'étrangler » (« Mode autodestruct », p. 31), la vérité doit être dite, elle ne peut être escamotée. Il faut « dire vrai » (p. 26) et ce seraient alors les mots qui délivreraient du mal et qui permettraient de croire encore à la beauté de ce monde. « Exiger des réponses / convulser les obligeances / dire la vérité / même celle des autres / répéter la musique jubilante » (« parmi tout ça un nénuphar », p. 46)

Or, la section Prise II apporte une focalisation importante sur la difficulté de cette entreprise : « [ê]tre intègre / aussi difficile que cela puisse paraître / malgré les autres » (« après le bal », p. 63). Mais malgré le fait que les étrangers et les inconnus jugent et qu'« [i]ls pieuvrent et médusent » (p. 58), « malgré l'ennui/ malgré le tourment » (p. 61), Després précise que « l'œil euphorique / l'œil de la musique inégale / illégale » (p. 64) reste ouvert, sans ciller pour s'imprégner de l'objet de sa contemplation : la vie.

Cette vie, il faut en profiter, mais que coûte l'effort de vivre ? Le prix est élevé, car plusieurs poèmes insistent sur les déceptions, les regrets, les faux départs et la nostalgie. Louise Després fait valoir le fait que chacun d'entre nous a une destinée singulière, « [n]ous sommes des grains de sable / entre les doigts des dieux farceurs » (p. 34). Or, cette prise de conscience de notre solitude existentielle devient de plus en plus apparente au fil des pages, comme sous l'effet d'une mise au point ou d'un close-up qui magnifie tout. Toutefois, l'idée de John Donne que « No man is an island entire of itself » trouve son écho ici : « vous êtes des îles/nous sommes des sons » et les lieux de rencontres possibles se manifestent par « [l]a douleur patine, erratique / sur la couche mince de l'esprit méfiant / ne sait pas / elle non plus / réchauffer ou attendrir le dur plaisir de l'autre » (« l'exercice continue », p. 68).

Comme le phœnix significatif de la couverture, les références mythologiques apportent aussi un enrichissement quant à l'interprétation de certains textes. Les dédales et labyrinthes vertigineux du voyage continuellement recommencé évoquent soit une Ariane qui a perdu le fil mais qui ne renonce pas à le chercher, soit un Icare qui monte vers la vérité redoutable. L'allusion à Icare montre le pacte mythique sans cesse renouvelé : vouloir s'élever au rang des dieux immortels, c'est courir vers un destin fatal.

La fin de la deuxième partie laisse présager le malheur incontournable de la condition humaine. Mais comme le négatif inversé d'une pellicule, la Prise III nous offre en contretype une perspective plus illuminée, plus positive que tragique. En effet, la vue « planastrale » de l'univers radieux nous séduit (p. 91). Et sur cette planète terre, les hommes ont la capacité de s'élever, grâce à l'imaginaire, pour ainsi participer à la création d'une grande œuvre : « la fière dignité de notre passion tenace / la justesse de nos paroles / transformera plus que le papier. » (p. 90). La narratrice, tout comme le lecteur d'ailleurs, aspire à cette transcendance, à la beauté, à l'espoir, à la clarté merveilleuse de la vie :

> Nous sommes des minuscules partitions
> d'une composition sans fin
> une fugue ancestrale astrale
> optimiste et orgueilleuse
> qui éclate
> virevolte.
> J'ai encore des rêves à éveiller
> à devenir (p. 118).

En fin de compte, s'il est vrai que l'espoir et la vie côtoient la désillusion et la mort, il est également vrai qu'il faut reconnaître la riche diversité des expériences humaines qui sont évoquées partout dans l'œuvre. Ici ou ailleurs, de « Paris en polaroid » au « congé irlandais », de « l'Égypte à colorier » à « Afrika », les vers vibrent d'énergie et nous transportent au-delà des mots, car la vie est un long voyage. « J'oriente / j'europe les îles asiatiques / nord-américanise ma correspondance / je la danse extasie mon corps nu libéré » (p. 82).

Rose Després nous offre une œuvre originale sur laquelle on se penche avec émoi, puisque la qualité indicible de certaines descriptions de situations quotidiennes, mais rarement ordinaires, touchera plus d'un lecteur. Le recueil devient alors un album, non de photos, mais de mots ; on peut aussi le prendre pour un carnet de voyage unique où l'on renaît à chaque page. À partir d'images, d'errances et de destinations sans cesse redéfinies, vous en viendrez à croire, comme l'auteure, à la vie prodigieuse qui nous entoure et nous inspire.